

DES MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DU CANADA

TROISIÈME SÉRIE--1912

VOLUME VI.

SECTION I.

L'Oeuvre littéraire de James Donnelly.

Par

J. K. FORAN, Litt. D.

IMPRIMÉ POUR LA SOCIÉTÉ ROYALE DU CANADA

OTTAWA

1912

*L'Oeuvre littéraire de James Donnelly.*

PAR J. K. FORAN, Litt. D.

PRÉSENTÉ PAR M. ERROL BOUCHETTE

(Lu le 15 mai, 1912).

C'était en 1882, par un soir d'été, je me promenais sur la terrasse de Québec, lorsque je rencontrai un vieil ami, bien connu, en ce temps-là, par toute la province—le défunt et regretté James Donnelly. Comme d'habitude, nous parlâmes de littérature et des choses intellectuelles. Subitement, il me dit: "Tenez, prenez ces manuscrits, et si jamais vous pouvez en faire quelque usage, j'en serai heureux." Je pris les papiers et le soir même les déposai dans un tiroir. Plus tard, en lisant ces poésies, je me suis dit: "Voici de véritables bijoux."

Qui était donc Donnelly? Peut-être que son nom n'est guère connu de nos jours; il y a déjà des années qu'il disparut de la scène du monde. Il y a aussi plusieurs années que son âme a pris son essor vers l'éternel rivage. C'était un Irlandais, au cœur canadien, et à la plume française. Orphelin de père et de mère, à l'âge de deux ans, il trouva asile au foyer d'une brave famille canadienne, Ayant fait un cours complet d'études, il devint à tour de rôle instituteur, maître-chanteur, journaliste, chroniqueur, poète et partout et en tout temps un peu bohème. Quand il écrivit les poésies que je possède il était à la rédaction du *Franco-Canadien* journal rédigé par l'honorable F. G. Marchand, à Saint-Jean d'Iberville. Esprit actif et nerveux, il lui semblait toujours impossible de rester en place: une main puissante le poussait sans relâche à la dérive sur l'immense fleuve de la vie.

Un jour, je lui demandais pourquoi il n'écrivait pas des vers anglais, et voici ce qu'il me répondit: "Je dois tout ce que je possède aux Canadiens-français—ma vie, mon instruction, et même mon pain quotidien—et ne serait-ce que par reconnaissance, si j'ai quelque chose à léguer à mon pays, je veux que la littérature canadienne-française en soit l'héritière."

Mais ce n'est pas tout. Au fond de ce grand cœur, tant ballotté par les vagues de l'adversité, il existait des germes d'une foi vive et d'une humilité à toute épreuve. Comme Gerald Griffin, cet autre Irlandais célèbre, poète, romancier et dramaturge, Donnelly finit par cacher ses talents et son identité sous l'habit et le nom d'un religieux de la communauté des Frères de la Doctrine Chrétienne. C'était en 1892—dix

ans après qu'il m'eut confié ces quelques poésies—que je l'ai rencontré au collège du Mont Saint-Louis, à Montréal. Il était alors professeur d'anglais et de littérature française, membre de la communauté. Parlant de ses manuscrits, il me dit qu'il ne voulait pas en publier davantage; que ce n'était que de la vanité, et qu'il ne voyait plus rien de stable ni d'attrayant et d'utile dans les applaudissements du public.

J'ai respecté son désir et ses strophes sont restées au fond d'un tiroir. Mais aujourd'hui il n'est plus de ce monde. Les traits de la critique et la douceur des louanges lui sont également indifférents; il est au-delà de l'écho même des voix aimées; on ne peut plus choquer le sentiment de profonde humilité dans cette âme chrétienne; mais il ne faut pas oublier qu'il a voulu léguer à la littérature canadienne ses poésies. Donc, en bon exécuteur testamentaire, je viens vous présenter un premier versement des deniers littéraires que Donnelly m'a confiés depuis plus d'un quart de siècle.

Jé crois que c'est Benjamin Sulte qui a dit quelque part, "N'oublions pas que, depuis plus d'un siècle, les porteurs de journaux déposent chez les abonnés leurs couplets du jour de l'an. Nous en avons écrit l'histoire. Il n'est que juste de les mentionner puisque nous parlons des origines de la poésie parmi nous." C'est certain que Donnelly, qui était à la rédaction du *Franco-Canadian* de 1872 à 1882, avait composé *Ce que disent les Ans*, *La Nouvelle Année* et *Où vont donc nos Années?* pour les porteurs de son journal.

D'un autre côté, on remarque chez Crémazie la même coutume. Par exemple, à la fin de 1852, il fit paraître son poème *Le Jour de l'An*; en 1853 un autre du même genre, *Jour de l'An*; et à l'aurore de 1854, son chant *Colonisation* n'est autre chose qu'une adresse à la nouvelle année.

C'est que, peut-être, nul moment dans l'année n'est plus propice à la réflexion et à la méditation que sa dernière heure. Quand les cloches de minuit tintent à la fois le glas de l'année mourante et le carillon joyeux qui annonce la naissance d'un nouvel an, le poète, être impressionnable par excellence, aime à regarder plutôt en arrière et "contempler les maux qui jonchent son chemin." L'enfant des Muses se forme toujours des idéals qui sont généralement brisés par la main du temps; il berce des rêves qui ne sont guère réalisés en cette vie; et lorsqu'arrive la fin d'une étape sur les entier de ses jours il est tout naturel qu'il chante ses tristes souvenirs.

Toujours est-il que par un temps où les feuilles souillées d'une littérature décadante voltigent et que les esprits malades les poursuivent et s'imaginent voir là des productions admirables, il est rafraîchissant de retrouver les strophes superbes que Donnelly nous a laissées. C'est un arbre fécond et séduisant, et je suis certain que ses racines vont s'en-

foncer un jour dans le terroir de notre littérature canadienne et donner largement aux amis des choses intellectuelles, son ombrage et ses fruits sains et délicieux.

Prenons donc le premier échantillon de ces poésies:

*Ce Que Disent Les Ans.*

Nous sommes les parcelles  
Qui s'échappent du Temps.  
Sur nos rapides ailes,  
Plus promptes que les vents,  
Nous apportons au monde  
La nouvelle saison,  
Et notre main féconde  
Parfume le gazon.

Nous portons à la terre  
Les baisers du printemps,  
Ses heures de mystère  
Ses amours et ses chants;  
Nous donnons la parure  
A son front virginal,  
Et la fraîche verdure  
A son lit nuptial.

Nous gonflons sa mamelle  
Par la fécondité  
Et nous la faisons belle  
En sa maternité.  
Quand ses moissons dorées  
Ondulent aux zéphirs,  
Et ses chaudes soirées  
Exhalent leurs soupirs,

Lorsque les vents d'automne  
Soufflent dans le vallon,  
Que la nature donne  
Sa joue à l'aiglon,  
Nous, les pauvres années,  
A l'inflexible cours,  
Sur les feuilles fanées,  
Nous avançons toujours.

Nous sommes les atomes  
Dont le nombre entassé  
Forme les grands fantômes  
Qui peuplent le passé.  
Vers l'éternelle rive  
Nous cheminons sans bruit,  
Poussés à la dérive  
Comme une onde qui fuit.

Sur notre fleuve immense,  
 Aux impassibles flots,  
 Nous voguons en silence  
 Vers les bords sans échos  
 De cette vaste plaine  
 Qu'on nomme l'infini,  
 Redoutable domaine,  
 D'où l'espoir est banni.

Ainsi parlent les ans au sein de la rafale,  
 Quand l'aiguille du temps marque l'heure fatale  
 A l'éternel Cadran:  
 Quand le sombre Destin vient frapper à la porte,  
 Où les attend déjà la bruyante cohorte  
 D'un autre Nouvel An.

Le 31 décembre 1879 Donnelly présenta au porteur de son journal ces vers intitulés *Aux abonnés du Franco-Canadien*, comme pour saluer à la fois les amis de l'œuvre et la nouvelle année de 1880. C'est le même sujet, mais on y voit comment le ton et la forme de ses poèmes reflètent l'âme de l'auteur et les circonstances différentes où il chantait.

Sur les sombres confins où le temps se termine,  
 L'an soixante-dix-neuf à cette heure chemine  
 Vers l'exil et l'oubli, comme un noir criminel.  
 Il se laisse entraîner sur les ondes du fleuve  
 Où se perdent les ans, où le passé s'abreuve,  
 Avant que de toucher au rivage éternel.

Pour dérober au ciel sa marche solitaire  
 Et pour mieux accomplir son œuvre de mystère,  
 Triste et seul, il s'en va sans escorte et sans bruit.  
 Il a choisi l'instant où la terre est muette,  
 Enveloppant, pour fuir, sa grande silhouette  
 Du funèbre manteau que lui prête la nuit.

C'est que peut-être, hélas! en sa fuite nocturne,  
 Il emporte là-bas bien des trésors de l'urne  
 Que plaça dans sa main le fécond avenir;  
 Et dans les vastes plis que la brise soulève,  
 Peut-être cache-t-il plus d'un sublime rêve,  
 Nous laissant en échange un morne souvenir.

Et comme l'assassin qui compute ses crimes,  
 Et répète tout bas le nombre des victimes  
 Dont le sang a rougi son homicide main,  
 On dirait que l'année, à son heure dernière,  
 S'arrête au bord du temps et regarde en arrière,  
 Pour contempler les maux qui jonchent son chemin.

Elle voit la discorde errer de par le monde;  
 Du sein des nations, comme un volcan qui gronde,  
 S'élèvent menaçants de lugubres échos;  
 Tel on entend parfois sur les bords de la grève,  
 La grande voix des eaux, avant que ne s'élève  
 Le sinistre ouragan qui s'abat sur les flots.

Elle voit tournoyer dans d'étranges délires,  
 L'esclave et le tyran, les peuples, les empires,  
 Et le sceptre essayer de terribles affronts:  
 Les trônes chancelants sur leurs faibles colonnes,  
 Et les rois inquiets saisissant leurs couronnes,  
 Qui veulent s'échapper de leurs livides fronts.

O soixante-dix-neuf: voici l'heure venue  
 Où tu vas t'endormir sur la rive inconnue,  
 Qui sert de grande tombe aux épaves du temps;  
 Déjà ta jeune sœur vient réclamer sa place,  
 Et tu dois t'effacer comme l'onde s'efface  
 Au bord d'un océan agité par les vents.

Et toi, nouvelle année, au perfide sourire,  
 Toi, qui berces le monde en ton puissant délire,  
 Que nous apportes-tu dans ta prodigue main?  
 Viens-tu porter un baume aux peuples en souffrance?  
 La terre lira-t-elle un rayon d'espérance  
 Sur ton front où luira l'aurore de demain?

Parfois la tristesse semble s'emparer de l'âme de Donnelly et en ces moments de réflexion et de mélancolie il laisse sa Muse errer parmi les ombres et les tombeaux; ainsi en est-il à la veille de son entrée dans la vie religieuse. C'est alors qu'il écrit son poème intitulé *Où Vont Donc Nos Années?*

Encore un an de plus pour le séjour des ombres.  
 Nous voguons tristement vers les rivages sombres  
 Au-delà du tombeau.  
 Dès le premier instant où commence la vie,  
 On nous la redemande, elle nous est ravie,  
 Et nous fuit par lambeau.

La vague que l'on voit expirer sur la rive,  
 Fait entendre en mourant sa grande voix plaintive,  
 Dans son suprême élan;  
 La vague qui la suit, roule prendre sa place,  
 Et s'efface à son tour, sans laisser plus de trace  
 Au bord de l'océan.

C'est ainsi que nos ans, lorsque l'heure est venue,  
 S'envolent à l'instant pour la rive inconnue  
 Qu'on nomme éternité.

Et vont nourrir les flots de cette mer sans borne  
 Qui les couvre aussitôt de son silence morne  
 Par nul bruit agité.

Du passé, si notre œil pénétrait les ténèbres,  
 Et qu'on pût soulever de ses voiles funèbres  
 Un mystérieux pli;  
 Si l'on osait troubler ce séjour solitaire  
 Que recouvre à jamais, comme un vaste suaire,  
 La mousse de l'oubli;

S'il nous était donné de sonder les abîmes  
 Où dorment confondus les grandeurs et les crimes  
 De tant d'âges passés;  
 Si du monde et des temps on retraçait l'enfance,  
 Quel spectacle effrayant dans cette tombe immense  
 Des siècles entassés!

Mais pourquoi remonter au principe des mondes,  
 Alors que l'Éternel en soufflant sur les ondes  
 Fait naître l'univers;  
 Que l'abîme enfanta les sphères infinies,  
 Dont l'espace entonna les grandes harmonies  
 Des sublimes concerts?

Laissons dormir en paix les rois et les royaumes,  
 Les trônes écroulés, les sceptres que les hommes  
 Se disputaient jadis;  
 Empires disparus, nations effacées,  
 Du temps vous n'êtes plus sur ces plages glacées,  
 Que les tristes débris.

Il est pourtant un lieu sans tristesse et sans ombre,  
 Que ne peut obscurcir aucun nuage sombre  
 Au-delà du tombeau. . . .  
 Sous son ciel toujours pur on trouve une autre vie,  
 Dont celle d'ici-bas, si promptement ravie,  
 N'est qu'un faible lambeau.

De même que la nature se mire dans un grand lac, et que les eaux deviennent sombres ou limpides selon que le ciel est chargé de nuages ou redevient pur et brillant, de même l'âme du poète se reflète dans des strophes qui sont tristes ou joyeuses selon que les circonstances du moment l'attristent ou la rendent heureuse. Et c'est ainsi chez Donnelly; nous lisons la vie de cet homme dans les vers qu'il nous a laissés; assez bohème, comme je l'ai déjà dit, il est tantôt mélancolique, tantôt gai, mais toujours admirable et patriotique.

C'est M. Lhomme, dans la préface de son ouvrage *La Comédie d'aujourd'hui*, qui dit: "L'apathie des bons fait toute la force des méchants."

Et il ajoute avec raison, " Les poésies qui se proposent de flatter nos passions ont pour elles la réclame et la complicité de tous les mauvais instincts; elles arrivent toujours à leur adresse." Je puis ajouter que l'œuvre honnête et saine naît dans le silence; son auteur ne fait point de tapage autour d'elle; il compte qu'elle vaincra par sa vertu seule, et cette espérance n'est pas toujours déçue. En notre temps, il fait bon de se désaltérer aux sources pures des meilleurs littérateurs de notre glorieux passé. Et Donnelly en est un, si jamais il n'en fut.

Je possède une lettre qu'un juge de la province de Québec m'a adressée sur ce sujet, il y a plusieurs années. Voici ce que dit cet homme distingué: "J'étais jeune quand ce pauvre Donnelly écrivait dans notre journal *Le Franco-Canadien*, mais j'étais assez vieux cependant pour apprécier à son vrai mérite le véritable talent de l'écrivain. Notre journal a publié d'autres poésies de Donnelly lesquelles étaient d'une grande beauté: du moins, si j'en juge par mes souvenirs et par mes faibles connaissances dans ce genre de littérature."

En 1850 le poète canadien, Crémazie, salue les enfants de l'Irlande, au moment même où des malheurs épouvantables planaient au-dessus des vaisseaux empestés par les fièvres et la mort. C'est ainsi qu'il chanta:—

Salut, nobles enfants de la verte Hibernie,  
O race de martyrs dans le sang rajeunie:  
Sur ces bords plus heureux, nous vous tendons la main.  
Sous les mêmes drapeaux, nous combattons ensemble,  
Et sous ce ciel plus pur où la foi nous rassemble,  
Vous n'aurez plus à craindre un pouvoir inhumain.

Et la harpe d'Erin d'érable couronnée,  
De drapeaux canadiens toujours environnée,  
Frémissant sous les doigts d'un poète inspiré,  
Dira dans l'avenir, sur un rythme sonore,  
Ces mots que Dieu bénit et que tout homme adore:

PATRIE ET LIBERTÉ.

Et ce poète de l'avenir ne fut autre que James Donnelly. Chez lui, tout canadien qu'il était, on trouve un sentiment d'amour sans bornes pour le pays de ses aïeux. Je désire maintenant vous présenter ses magnifiques strophes sur l'Irlande, résumé incomparable de l'histoire de ce pays malheureux. C'est par cette poésie remarquable que Donnelly a fait justement ce que Crémazie demandait il y a plus d'un demi-siècle. Hommage splendide à la race irlandaise, formulé dans la langue de France par un poète canadien-français et par un poète irlandais.



## IRLANDE.

Te souvent-il encor, noble terre d'Irlande,  
 Quand le front couronné d'une verte guirlande,  
 Le Ciel te fit sortir du sein de l'Océan ?  
 L'onde te salua fille de l'Atlantique,  
 Le barde te chanta sur sa harpe celtique,  
 Dans un sublime élan.

Il chanta ta verdure et tes rives fécondes,  
 Ta magique beauté se mirant dans les ondes,  
 Comme se mire au loin la cime de Morven.  
 Assise au sein des mers, tu flottais sur l'abîme :  
 On eut dit, à l'éclat de ton manteau sublime,  
 Quelque nouvel Eden.

Il chanta les beaux jours où tes vertes collines  
 Apprirent aux échos les nouvelles divines  
 Que Patrice apporta du rivage romain—  
 Quand ton front se courbait sous les eaux du baptême.  
 Comme on vit autrefois se courber Dieu lui-même  
 Dans les flots du Jourdain.

Et tu n'entendis plus, sous tes chênes antiques,  
 Les étranges accents des druides mystiques,  
 Quand ils divinisait les astres et les vents.  
 On n'interroge plus les oiseaux de l'espace  
 Le prêtre du soleil vit éteindre sa race  
 Et ses brasiers ardents.

Le peuple raconta les victoires des braves,  
 Les barbares combats des hordes scandinaves,  
 Quand au champ de Clontarf ils trouvèrent la mort ;  
 Où lorsque, pour s'enfuir de tes rives guerrières,  
 Ils tendaient en tremblant leurs voilures légères  
 Au grand souffle du nord.

On chanta la beauté des filles d'Hibernie,  
 Leur céleste candeur, que jamais n'a ternie  
 Le souffle empoisonné du perfide Saxon,  
 Quand la vertu naïve errait encore sans voile,  
 Que son regard brillait, libre comme l'étoile  
 Au bord de l'horizon.

Qui te rendra jamais ces siècles d'innocence  
 Où tu vivais tranquille au sein de l'abondance  
 Que ton fertile sol donnait à tes enfants ?  
 Où tes jeunes moissons et tes champs de verdure  
 Ondoyaient mollement dans leur riche parure,  
 Comme des flots mouvants ?

Rien ne troublait alors la paix de ton royaume;  
Le bonheur habitait sous l'humble toit de chaume  
Et voyait sans terreur les hivers s'approcher;  
Tes enfants vieillissaient à l'ombre de l'église;  
Ta foi parlait au loin, libre comme la brise,  
Ferme comme un rocher.

Oh, qu'ils étaient heureux ces jours de ton jeune âge,  
Quand le tiède printemps abordait ton rivage  
Où l'onde s'endormait aux baisers des zéphirs;  
Quand son souffle embaumé caressait la prairie,  
Et que les vents du soir venaient charmer la vie  
De leurs tendres soupirs.

L'Océan jette au loin sa voix forte et sonore;  
Les brises du printemps te visitent encore,  
Et soupirent la nuit au feuillage des bois.  
L'oiseau, comme jadis, chante sous la ramure  
Mais son œil cherche en vain, dans toute la nature  
L'Irlande d'autrefois.

O noble verte Erin, que je pleure et que j'aime,  
Tu n'es plus maintenant qu'une ombre de toi-même,  
Flottant comme un cadavre à la cime des flots.  
J'entends gémir au loin les vagues sur ta rive,  
Et je mêle parfois une note plaintive  
A leurs tristes échos.

Car un souffle plus froid qu'une brise d'automne,  
Plus traître que le vent dont l'haleine empoisonne,  
En son vol destructeur a passé sur tes bords:  
C'est le souffle glacé que l'esclave respire,  
Mortel comme l'odeur que flaire le vampire  
Sur la tombe des morts.

Pauvre île de malheur: dis-moi quel est ton crime,  
Et pourquoi si longtemps, pourquoi pauvre victime,,  
Ne devras-tu toujours qu'espérer et souffrir?  
Combien de fois encore, ô ma belle patrie:  
Te faudra-t-il, hélas, boire jusqu'à la lie  
La coupe du martyr?

O mon Dieu! que c'est long, sept siècles d'agonie!  
Et toujours respirer cet air de tyrannie  
Qui couvre le pays de terreur et de deuil.  
Qu'elle est noir, ô mon Dieu, cette nuit sans étoiles.  
Qui porte plus d'horreurs et de plus sombres voiles  
Que la nuit du cercueil.

Terre de mes aïeux, berceau de mon enfance,  
 On a changé ton sol en un désert immense,  
 Où l'écho de ta voix ne se lève jamais;  
 On étouffe tes pleurs sous le vent de l'orage,  
 Et le silence affreux qui règne sur ta plage,  
 On le nomme . . . La Paix . . .

Les cruels ont flétri ta riante nature;  
 Puis ils ont déchiré ton manteau de verdure,  
 Après l'avoir rougi du plus pur de ton sang.  
 Ils ont brisé ta harpe en leur sombre colère,  
 Et tu n'as plus d'écho que la voix solitaire  
 De l'immense Océan.

Qu'ils sont longs et glacés, les anneaux de tes chaînes!  
 Qu'il est énorme et lourd le boulet que tu traînes!  
 Que ton joug est pesant, ô pauvre Verte-Erin!  
 S'arrête-t-il parfois le tyran que les rive?  
 Hésite-t-il, au moins, lorsque ta voix plaintive  
 A fait trembler sa main?

Ecoute-t-il jamais la jeune et tendre mère  
 Demandant chaque soir, en son humble prière,  
 Le retour incertain d'un époux exilé?  
 Entend-il l'orphelin qui gémit et qui pleure,  
 Et le faible vieillard qui n'a d'autre demeure  
 Que le ciel étoilé?

Voit-il la vieille tour recouverte de mousse,  
 Inflexible témoin de l'affreuse secousse  
 Et des maux effrayants que l'Irlande endura?  
 Son vieux front, qu'a noirci l'air de la servitude,  
 Contemple avec horreur la morne solitude  
 Dont l'exil l'entoura.

Monarques dont le septre a causé tant d'alarmes,  
 Tyrans dont la couronne a coûté tant de larmes  
 Aux pauvres nations dont vous mangez le pain,  
 Sentez-vous tout le poids de votre diadème,  
 Quand sur vos sombres fronts a passé l'anathème  
 De tout le genre humain?

Quand la neige au printemps descend de la montagne,  
 Qu'il est terrible à suivre à travers la campagne  
 L'indomptable courroux du fleuve débordé!  
 Il s'élève, il écume, il roule avec furie,  
 Emportant le bosquet, inondant la prairie,  
 Dont son cours est bordé.

Quand le noir ouragan se déchaîne avec rage,  
Qu'il jette sans pitié les vagues sur la plage,  
Et les brise à jamais sur le sombre rocher,  
Aussitôt l'océan écume de colère,  
Et menace de mort la barque téméraire  
Et son brave nocher.

Les peuples sont les flots de l'océan du monde;  
L'esclavage est le vent qui mugit et qui gronde,  
Et porte la terreur sur les trônes des rois;  
Quand ce vent devient lourd et se charge en tempête,  
Le peuple malheureux dont il courbe la tête,  
Enfin lève la voix.

Je crois que c'est Vigneul de Marville qui dit, en parlant de Corneille, " Il y a une grande différence entre la beauté de l'ouvrage et le mérite de l'auteur. . . . Pour juger de la beauté d'un ouvrage, il suffit donc de le considérer en lui-même; mais pour juger du mérite de l'auteur, il faut le comparer à son siècle." A beaucoup de probité naturelle, Donnelly a joint, dans tous les temps de sa vie, beaucoup de religion, et plus de piété que le commerce du monde n'en permet ordinairement. En présentant ces quelques poèmes à la Société Royale du Canada, je sens que je m'acquiesce d'une dette de reconnaissance à l'endroit d'un ami des beaux jours d'antan, et en même temps que je remplis un devoir sacré envers la patrie que nous chérissons tous. Je préfère laisser parler le poète en ses vers remarquables que de charger ces quelques pages de mes propres commentaires. Puissent les poèmes de mon regretté ami lui servir d'ailes puissantes sur lesquelles son nom et ses écrits atteindront, si cela est possible, les plus hautes sphères de l'immortalité; ou, du moins que mon humble travail ait un jour pour résultat pratique la publication en volume des œuvres de Donnelly, et que par là les fruits de ses grands talents soient conservés pour le bénéfice des enfants de l'avenir.